NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 6 1931

Une ancienne dévotion populaire, l'aïeule du Christ

E. LAMALLE

p. 507 - 523

https://www.nrt.be/es/articulos/une-ancienne-devotion-populaire-l-aieule-du-christ-3402

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une ancienne dévotion populaire : l'aïeule du Christ

Aux expositions d'ancien art religieux belge en 1930, un trait ne laissait pas de surprendre le visiteur attentif : l'abondance des figures de sainte Anne qu'on rencontrait, aussi bien à Anvers qu'à Liége ou à Namur. Pour nous limiter à la sculpture, une quarantaine de statues en étaient exposées, datant du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. Si l'on excepte la Vierge, aucun saint n'était ainsi représenté, ni saint Jean, ni la Madeleine, pas même saint Roch et saint Sébastien, les grands patrons antipesteux, ou saint Christophe, dont l'image écartait la mort subite. Encore la collection réunie était-elle fort incomplète et la liste serait-elle longue des « Sainte-Anne » qui n'avaient point quitté l'abri des églises et des musées. Ces faits témoignent assez éloquemment de la place exceptionnelle que la dévotion à la mère de Marie a tenue dans la piété de nos ancêtres.

Ce n'était point là un privilège de nos provinces. Le beau livre que le P. Beda Kleinschmidt vient de consacrer à *Sainte Anne, sa glorification dans l'histoire, l'art et le folklore* (1) l'établit avec un luxe de documentation qui ne laisse aucune place au doute : à la fin du moyen âge, la dévotion à l'aïeule du Christ était devenue la plus populaire de toutes dans l'Europe occidentale. Des esprits chagrins se plaignaient même, avec une exagération manifeste, de ce que « la mère commençât à faire oublier sa fille » (2). Les dernières années avant les débuts de la Réforme, Madame sainte Anne — *Mutter Anna* dans les pays germaniques — était littéralement « la sainte à la mode » — *die Modeheilige*.

(1) BEDA KLEINSCHMIDT, O. F. M. *Die heilige Anna. Ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum.* Dusseldorf, L. Schwann, 1930, in-4° (29/22 cm.), XXXII-450 p., 20 pl. hors texte et 339 gravures (*Forschungen zum Volkstum*, hrsgg. von Dr. G. Schreiber, Heft 1-3). Prix : 28 Mk.

(2) On peut voir quelques textes, de l'humaniste Wimpheling et du chroniqueur bernois Valère Anshelm, dans Kleinschmidt, p. 138, ou, cités par le P. Armel, dans les *Études franciscaines*, t. 35, 1923, p. 635-636.

L'histoire de cette merveilleuse popularité nous présente un ensemble de faits, aussi pittoresques qu'instructifs, dont nous voudrions souligner brièvement la portée. Nous nous attacherons surtout à ce qui concerne le culte de sainte Anne dans nos contrées; aussi, sans nous astreindre à suivre l'auteur pas à pas, nous utiliserons au besoin les souvenirs de nos visites personnelles à nos vieux trésors religieux.

Un mot d'abord sur l'auteur et son livre. Celui-ci inaugure une nouvelle collection d'*Études de Folklore*. Il y est à sa place par tout ce qu'il nous apprend sur les croyances et les usages, l'évolution des légendes et le désir de puissants patronages, le choix des prénoms, la vogue des pèlerinages et des confréries, l'estime chrétienne de la maternité, dans nos vieilles populations (1). Mais le domaine propre du P. Kleinschmidt, celui dont il a extrait le plus de matériaux pour son livre, c'est l'iconographie. Sur ce terrain, des publications antérieures avaient affirmé sa compétence et mûri sa méthode. Après avoir donné un bon manuel général d'art chrétien (2), le savant religieux semblait s'être spécialisé dans l'histoire artistique de son père saint François, qu'il illustrait successivement par des écrits de vulgarisation et par des publications de grand luxe (3). Le présent travail l'en écarte moins qu'il ne pourrait le paraître : en un sens

(1) M. Schreiber a bien compris les ressources pour l'étude du folklore de cette histoire des dévotions; il annonce dans la même collection un prochain volume de M. Meisen sur le culte de saint Nicolas, dont les sanctuaires marquent d'autant de phares les côtes de la Baltique ».

(2) *Lehrbuch der christlichen Kunstgeschichte*. Paderborn, Schöningh, 1910, in-8° de XXXIX-640 p., ill.

(3) *Sankt Franziskus von Assisi in Kunst und Legende*. Gladbach, Kuhlen, 1911, in-8° de XVI-135 p., 32 grav. (dans la collection *Monographien zur Gesch. der christl. Kunst*, dirigée par le P. Kleinschmidt). — *Die Basilika San Franzesco in Assisi*. Berlin, 1915-1925, 2 vol. in-fol. avec 61 pl. dont 33 en couleurs et 617 grav. dans le texte; nous n'avons pu voir cet ouvrage, que son prix de plus de 300 Mk. rend peu abordable. — *Maria und Franziskus von Assisi in Kunst und Geschichte*. Dusseldorf, Schwann, 1926, in-4° de XVII-147 p., avec 34 pl. et 30 grav. — Un volume est annoncé comme prochain sur l'expression dans l'art des rapports du Poverello avec la personne du Christ et un *Antonius von Padua* sort en ce moment des presses de Schwann. Notre bibliographie n'est nullement complète.

très réel sans être exclusif, la dévotion à sainte Anne a toujours été pour les franciscains un bien de famille. L'auteur se plaira à souligner, aux moments décisifs du développement de son culte, l'influence déterminante de membres de l'ordre franciscain, prédicateurs anonymes ou papes comme Sixte IV qui étendit la fête de sainte Anne à l'Église universelle. C'est en 1908 que le P. Kleinschmidt amorça les recherches dont il nous offre maintenant le fruit. D'autres publications en ont retardé l'achèvement, mais la documentation a gagné à ce délai une étendue et une variété qui confondent : fresques d'Italie et retables espagnols, toiles flamandes et statuettes des musées d'Allemagne, miniatures d'Orient ou d'Occident et proses rimées des liturgies locales,... l'enquête est bien près d'être exhaustive (1). L'auteur ne se contente d'ailleurs pas du rôle de collectionneur, comme tel de ses prédécesseurs récents (2); des matériaux qu'il a rassemblés, il bâtit de main de maître. On pourra lui reprocher çà et là un léger excès d'analyse; les idées générales très fermes qui éclairent l'exposé se dissimulent parfois timidement entre les descriptions détaillées des œuvres reproduites. Mais la synthèse est vigoureuse et bien pensée; l'ensemble solide et agréable. Quant à l'exécution typographique et au rendu de l'illustration, ils satisferaient les plus difficiles (3).

Origine et première diffusion du culte.

Fait étrange, nous l'avons dit, que la merveilleuse expansion du culte de sainte Anne au XV^e^ siècle; s'il fallait en croire les historiens de la fin du siècle passé, elle aurait été plus prodigieuse

(1) L'auteur n'a certainement pas visité en personne les musées belges, celui du Cinquantenaire à Bruxelles, par exemple. S'il était passé par la Bretagne armoricaine, à son retour d'Espagne, il aurait trouvé, croyons-nous, quelques œuvres populaires savoureuses.

(2) Nous songeons aux publications du P. Charland, O. P., en particulier : *Le culte de sainte Anne en Occident. Seconde période.* Québec, 1921, compilation d'une abondance déroutante, mais sans élaboration ni critique. Le P. Charland avait réservé son illustration pour un volume, *La légende iconographique de Madame sainte Anne,* encore à paraître.

(3) Quelques rares gravures font exception, comme les pl. 15 et 17, qui défigurent deux Van Dyck.

encore, tant cette dévotion eût été, d'après eux, tard venue dans notre Europe occidentale. Une boutade de Luther, dans un sermon de 1539, avait été trop vantée : « La dévotion à sainte Anne ne date que de trente ans; quand j'avais quinze ans, personne ici ne parlait d'elle » (1). Une affirmation aussi massive n'était plus de mode sans doute, mais on attribuait l'essor de la dévotion à la définition de l'Immaculée Conception par le Concile de Bâle (36e session, schismatique, septembre 1439); le culte liturgique n'aurait précédé que de peu : en Angleterre, par exemple, il n'aurait été imposé que par la bulle « Splendor aeternae » d'Urbain VI (21 juin 1378), sur la demande du roi Richard II. Allégations qui font sourire maintenant, devant la multitude des témoignages antérieurs, découverts au cours des cinquante dernières années et que notre auteur nous présente en séries méthodiques dans ses premiers chapitres.

C'est en Orient que la piété des pèlerins et des moines fit naître la dévotion à sainte Anne, comme presque toutes celles qui s'attachent au cadre de la vie terrestre du Sauveur. Des églises furent consacrées à sainte Anne, à Constantinople dès 550, à Jérusalem en 636. Le passage en Italie s'opéra sans peine au VIIIe siècle, grâce sans doute aux papes d'origine orientale (on en compte neuf sur la chaire de Pierre de 685 à 741), grâce aussi aux moines grecs et syriens qui pullulaient dans le sud de la péninsule et jusque dans Rome. Pour suivre maintenant le rayonnement du culte à travers l'Europe, à partir de ces centres, deux routes parallèles s'ouvrent devant nous; les résultats recueillis le long de chacune se compléteront mutuellement.

La voie de l'art est plus pittoresque, mais nous mènera-t-elle par elle seule à des conclusions décisives? On peut dresser le catalogue des œuvres, miniatures, fresques et mosaïques, où notre sainte figure, du Xe au XIVe siècle. Ce sont pour la plupart des représentations cycliques : elles juxtaposent en longues séries

(1) Une conjecture ingénieuse de M. Mâle met cette appréciation en rapport avec la publication de l'étrange traité de Tritheim : *de laudibus sanctae Annae* (1494); cf. *L'art religieux à la fin du moyen âge*, 2e édit., 1922, p. 219.

narratives les épisodes de la légende des parents de la sainte Vierge, comme l'ont racontée les évangiles apocryphes (1). On y voit d'abord Joachim présentant son offrande au temple : le grand-prêtre la refuse, en honte de sa stérilité. Le patriarche, brisé par l'affront, s'est réfugié au désert auprès de ses troupeaux, mais un ange apparaît successivement aux deux époux et leur promet la naissance miraculeuse d'une enfant de bénédiction. Joachim rentre en hâte à Jérusalem et rencontre Anne devant la porte dorée, ainsi que l'ange l'avait prédit. Le cycle se continue par la naissance de Marie, son éducation au temple, ses fiançailles avec Joseph et le début de l'histoire évangélique.

Mais peut-on verser indistinctement, à l'actif de la dévotion dont nous cherchons les traces, ce riche matériel figuré ? Il faudrait d'abord établir que c'est bien à la personne de sainte Anne que va l'intention de l'artiste et la pensée des pieux spectateurs; en d'autres termes, il faudrait prouver que sa figure ne se trouve pas ici à un titre secondaire, comme partie d'un ensemble destiné à l'honneur d'une autre, de sa fille la Vierge Marie. Que sainte Anne nous semble constituer le sujet central, voire même unique, de la composition artistique, ne suffit pas à trancher le débat. En effet, familiarisés comme nous le sommes *maintenant* avec les images de l'Immaculée Conception inspirées de Murillo ou de la statue de Lourdes, nous pouvons avoir peine à croire qu'on ait mis si longtemps à inventer ces thèmes (2). Mais la perspicacité de M. Mâle l'avait déjà signalé : si la scène de la rencontre

(1) Est-il besoin de rappeler que nous ne savons sur les parents de Marie rien d'historiquement certain ? Leurs noms mêmes ne nous sont rapportés que par les apocryphes, le *Protévangile de Jacques*, l'*Évangile de la nativité de Marie* et l'*Histoire de la nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur* (dit Pseudo-Matthieu). Ce fait laisse intacte la légitimité du culte rendu à la mère de la Vierge, quel qu'ait été en fait le nom qu'elle a porté. C'est aux trois apocryphes indiqués, au *Pseudo-Matthieu* surtout, plus encore qu'au *Protévangile de Jacques*, que Jacques de Voragine emprunte le récit qu'il insère dans sa *Légende dorée* (8 septembre); de la même source vient le détail de la mise en scène des artistes. Cfr. E. Mâle. *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, 5^e édit., 1923, p. 239.

(2) Le type moderne commencera à se constituer peu après 1500. Mâle, *L'art religieux... à la fin du moyen âge*, 2^e éd., p. 210-211.

d'Anne et de Joachim et du baiser qu'ils échangent devant la porte dorée est traitée avec tant de prédilection par les vieux maîtres, c'est qu'on n'avait pas encore trouvé d'autre façon de représenter l'Immaculée Conception (1). Par une évolution qui se représente souvent dans l'histoire de l'art chrétien, ce n'est que peu à peu que les personnages secondaires se détacheront des cycles et seront traités pour eux-mêmes.

Il existe heureusement une autre voie, plus sûre si elle est plus aride, pour échapper à ces hésitations, celle des témoignages liturgiques. Une image de sainte Anne, peinte sur la paroi d'une église, n'est pas encore immédiatement témoignage de culte. Une dédicace d'église ou de chapelle en son honneur, l'insertion de sa messe et de son office au sanctoral, l'érection de confréries sous son vocable sont des arguments sans réplique. Nous n'allons pas reprendre le minutieux dépouillement du P. Kleinschmidt : de l'Italie à l'Irlande et de l'Espagne aux marches de l'Est, les livres liturgiques qui ont accueilli la fête sont clairsemés, mais certains au XII^e^ siècle, communs déjà au XIII^e^, pour se généraliser tout à fait au XIV^e^. Notons seulement que nos provinces possédèrent des églises consacrées à sainte Anne dès avant 1250 (Auderghem) et que parmi les premières confréries de la sainte, il faut ranger celle de Gand, dont les registres portèrent les noms d'un grand nombre de nos princes; le P. Kleinschmidt en reporterait volontiers la fondation à l'an 1101, lors de l'envoi à Gand de reliques de sainte Anne par le croisé Baudouin de Flandre (2).

Plein épanouissement de la dévotion (3).

Nous avons cité plus haut Luther pour le réfuter; il pourrait nous servir ici à montrer à quelle profondeur la dévotion à

(1) *L'art... du XIII^e^ siècle*, p. 242.

(2) Kleinschmidt, p. 115. Il est vrai qu'il s'appuie ici sur Charland, *Madame sainte Anne*, p. 614, et que celui-ci n'a guère l'habitude de critiquer ses sources.

(3) A défaut du volume que nous présentons, on trouverait l'essentiel sur cette période dans l'article du P. Kleinschmidt : *Die Blütezeit des Annakultes*, dans *Theologie und Glaube*, t. 19, 1927, p. 488-512; voir aussi t. 18, 1926, p. 297-307 : *Zur Verehrung der heiligen Mutter Anna*.

sainte Anne avait pénétré l'âme des croyants de son temps. Quel est donc le cri qui lui échappa, lorsque la foudre s'abattit près de lui à Sotternheim, le 2 juillet 1505, déterminant sa malencontreuse vocation ? « Par sainte Anne, je serai moine ! » (1). Mais notre pays est maintenant assez riche en exemples pour que nous n'ayons plus à les chercher à l'étranger.

Nous avons dit, en commençant, quelle éloquence prend pour cette période le témoignage des œuvres d'art. A en juger par ce qui nous reste et quelques documents écrits, bien rares durent être au XVe siècle les églises belges qui ne possédaient pas au moins un tableau, une statue, un vitrail de sainte Anne. Les longs cycles narratifs sont maintenant passés de mode (2) et ont cédé la place à des représentations isolées ou à des groupes restreints. Deux groupes surtout se partagent une vogue extrême : le trio de sainte Anne, de Marie et de l'Enfant-Dieu, qui domine dans la sculpture, et le groupe plus considérable de la lignée de sainte Anne, plus souvent traité par les peintres.

Qui n'a rencontré l'image naïve de la sainte aïeule, portant Marie sur un bras et Jésus sur l'autre, ou, plus souvent, portant la Vierge qui tient elle-même son divin Fils. Les archéologues commencent à désigner ces figures d'un nom allemand, qui les dispense de longues périphrases : *Anna selbdritt* (3). On les retrouve dans tous les pays d'Europe (4) et elles abondent dans nos provinces. L'origine du type ne doit pas être cherchée bien

(1) « Hilft die liebe Sankt Anna, so will ich ein Mönch werden ! » Cfr. Grisar, *Luther*, t. I, 1911, p. 1. Ce détail est connu par une confidence de Luther, assez tardive il est vrai. Cf. *Tischreden*, édit. de Weimar, t. IV, p. 47.

(2) Il y a quelques exceptions : la légende de Joachim et d'Anne est racontée en cinq scènes, d'après la *Légende dorée*, dans les très belles stalles de Sainte-Gertrude à Louvain (1540-1544) ; elle s'y insère dans un ensemble grandiose sur l'histoire religieuse du monde.

(3) Vieille expression germanique, désignant un groupe dont celui qu'on nomme est le personnage principal. On rencontre de rares *Anna selbvier*, lorsqu'un quatrième, Jean-Baptiste, par exemple, s'ajoute au groupe usuel. Les italiens ont pour désigner l'*Anna selbdritt* le mot moins connu de *Mettertia*.

(4) Le P. Kleinschmidt avait étudié lui-même celles d'Espagne : *Anna selbdritt in der spanischen Kunst*, dans *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, hrsgg. von H. Finke, t. I, 1928, p. 149-165, 21 grav.

loin : Marie et Jésus servent ici à distinguer la sainte. Pour rendre les images des saints facilement reconnaissables aux fidèles, on leur donnait un *attribut*, bientôt fixé par une tradition rigoureuse : Pierre a ses clefs, Agnès son agneau et Madeleine son vase à parfums. C'est ce qui a rendu possible la composition de livres bien connus, comme les *Caractéristiques des Saints* du P. Ch. Cahier. Qu'a donc sainte Anne de plus particulier que d'avoir donné le jour à Marie, qui jeune encore mit au monde le Fils de Dieu ? Placez près d'elle sa fille et son petit-fils et on ne pourra plus la confondre avec aucune autre femme. Les exemples et les arguments apportés par le P. Kleinschmidt en faveur de cette explication nous semblent assez forts pour exclure les hypothèses trop recherchées, qu'on n'a pas manqué d'inventer (1). La naïveté spontanée des artistes médiévaux, qui donnent à Marie adulte sur les genoux de sa mère une taille réduite, aide à faire admettre la convention du sujet. Mais qu'avec les progrès de la Renaissance on veuille plus d'exactitude réaliste, qu'on donne à Marie en cette position sa taille naturelle, comme le fait Léonard de Vinci dans la merveilleuse Sainte-Anne du Louvre, le groupe devient inacceptable. Tout le modelé et le coloris du maître, le mystère de ses impénétrables sourires, ne dissipent pas l'impression d'inconvenance que la composition nous fait éprouver malgré nous. Aussi la vogue allait-elle se porter sur un autre groupement du trio : les deux saintes sont assises côte à côte et l'Enfant debout entre les deux (2).

Dans les Pays-Bas, d'ailleurs, ce dernier sujet était populaire depuis longtemps et il avait inspiré à de très humbles artistes des

(1) P. 219-220. L'interprétation la plus répandue y voit l'illustration d'une prière jadis populaire, qui rapprochait aussi étroitement les trois personnes : *Ave gratia plena, Dominus tecum, tua gratia sit mecum, benedicta tu in mulieribus et benedicta Anna mater tua, ex qua sine peccato processisti Virgo Maria, ex te autem natus est Jesus Christus, filius Dei vivi. Amen.* — Les papes, disait-on, lui avaient attaché vingt mille jours d'indulgence.

(2) L'auteur en reproduit de beaux exemples italiens, par Sansovino, pl. 4; par Sangallo, fig. 178... Une autre solution italienne fut de placer sainte Anne debout derrière le siège de Marie (Roselli, fig. 164,...). La Sainte-Anne de Vinci est finement reproduite pl. 6.

scènes délicieuses d'intimité familiale. La Vierge essaie de retenir son fils, qui semble hésiter à la quitter, mais cède déjà, on le devine, à la séduction des raisins que lui tend sa grand'mère. Ce mouvement de l'Enfant, passant de l'une à l'autre, est parfois fort accentué dans les groupes sculptés en Belgique (1). Dans la plupart des œuvres étrangères, publiées par le P. Kleinschmidt, il se présente aux regards et aux hommages des fidèles, debout entre ses deux gardiennes affectueuses : nous allions dire qu'il pose ; chez nous, c'est un instantané.

L'humour des artistes se permet bien d'autres innocentes indiscrétions au sujet des plus saints personnages. A l'exposition de Liége, on remarquait sous la coupole de l'église Saint-Vincent quelques-uns de ces groupes; ils dataient du XVI^e^ siècle et étaient étroitement apparentés, à en juger par la similitude des gestes, des costumes, des sièges des deux saintes femmes. Sainte Anne portait le costume et le voile des veuves du XVI^e^ siècle, agrémenté parfois d'un énorme turban pour accentuer la couleur locale. Mais la mode changeait en ce moment, comme elle le fait toujours quelque peu. Aussi que constate-t-on par trois fois sur un même groupe? La bonne aïeule, fidèle comme les personnes d'âge aux coutumes des bons vieux temps, a gardé les souliers pointus, tandis que la jeune mère a tout de suite adopté la mode nouvelle des bouts carrés (2).

L'histoire de la famille ou lignée de sainte Anne (Anna Sippe) est plus complexe et plonge ses racines en pleine terre de légende. Pour donner une interprétation plus complète de l'appellation évangélique de « frères et sœurs de Jésus », s'était formée la

(1) Un exemple caractéristique, sur un retable du musée du Cinquantenaire à Bruxelles (représentant la lignée de sainte Anne), a été publié par J. Braun, S. I. *Der christliche Altar*, Munich, t. II, 1924, pl. 333. Il provient d'Auderghem.

(2) Nous avons relevé ce détail sur un groupe provenant du musée diocésain de Liége et sur deux autres des églises de Momalle et de Chokier ; il est assez accentué pour rester parfaitement visible en photographie. L'organisateur de l'exposition, M. de Borghrave d'Altena, se plaisait à le faire remarquer aux visiteurs, afin de souligner tout ce que recèle de vie notre ancien art religieux.

tradition du *Trinubium*, du triple mariage par lequel sainte Anne aurait donné le jour à trois Marie :

Anna mater tres maritos
virtutibus insignitos
habuisse creditur,
et de tribus tres Marias
sanctitate plenissimas
peperisse legitur (1),

comme le chantent sur des modes divers d'innombrables strophes liturgiques. La première Marie épousa Alphée et fut la mère de Jacques le mineur, de Jude, Joseph et Barnabé; la seconde eut de Zébédée Jean l'évangéliste et Jacques le majeur; la troisième fut mère de Jésus. Procédé commode pour rapprocher en faisceau compact les personnages de l'Évangile, mais aussi occasion séduisante pour un peintre ami de groupements équilibrés et faciles ou de riches déploiements de costumes. Pourtant, d'après les exemples cités ou reproduits par le P. Kleinschmidt, l'aire de diffusion géographique de ce thème fut assez restreinte. L'*Anna selbdritt* est connue dans toute l'Europe; la *Lignée de Sainte Anne* ne sort guère des Pays-Bas et des régions germaniques, quoique la littérature sur le *Trinubium* ait débordé largement ce cadre. Quelques italiens s'en rapprochent, dans leurs « saintes conversations », mais avec une inspiration toute différente. La Suède la montre sur quelques retables; mais ce sont des importations, provenant d'ateliers brabançons.

De ces vastes compositions, une des plus connues et sans contredit des plus belles, est le grand triptyque de Quentin Metsys qui fait depuis 1879 l'ornement de la salle des primitifs au Musée ancien de Bruxelles (2). L'influence italienne s'y trahit partout

(1) Bréviaire d'Apt, imprimé à Lyon en 1532, d'après Kleinschmidt, p. 257. On trouverait dans le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais, livre III, chap. VII, une autre strophe plus compliquée, mettant en vers mnémoniques toute cette généalogie.

(2) Le P. Kleinschmidt n'a pas remarqué que c'est un triptyque; un volet représente l'annonce de l'ange à Joachim, l'autre la scène moins fréquente de

dans la manière, les architectures à l'antique et les draperies souples et molles; l'inspiration profonde du sujet reste bien de chez nous. Une autre grande « famille de sainte Anne » retenait l'attention à l'exposition d'art flamand à Anvers; elle était prêtée par le musée Wallraf Richartz de Cologne (1). Moins riche en nuances délicates et en harmonies douces, elle étonnait par une composition plus compliquée et surtout par l'étalage somptueux des velours épais et des brocards. Nos musées de Bruxelles et d'Anvers en conservent d'autres de mérite, notamment de Van der Goes.

Une nombreuse bande d'enfants prend ses ébats au premier plan de ces groupes de famille. On voit s'y glisser un curieux petit personnage, dans les œuvres qui viennent des Pays-Bas ou du Nord de la Rhénanie. De taille enfantine comme Jean, Jacques ou Barnabé, il porte gravement la mitre et la crosse (2). C'est... saint Servais, évêque de Tongres et Maastricht, qu'une variante du récit légendaire rattachait à la lignée sainte, sans souci d'un hiatus de trois siècles. Petit-fils d'Éliu, la sœur d'Élisabeth, il devenait cousin au troisième degré de Jean-Baptiste, au quatrième de Jésus-Christ! Manière originale et expressive de traduire la conviction qu'on avait de l'antiquité exceptionnelle du siège épiscopal de Tongres-Maastricht. Nos vieux érudits ne s'y laissèrent d'ailleurs jamais prendre au point de soulever la question de l'apostolicité de l'Église de Liége.

Il resterait, pour achever cette revue rapide, à présenter les *vies de sainte Anne* et les *pieux exercices en son honneur*, composés ou imprimés dans nos provinces. Bornons-nous à renvoyer au catalogue provisoire dressé par le P. Charland (3). Détail

la mort de sainte Anne. Comme nous le dirons, l'œuvre fut peinte pour l'église Saint-Pierre à Louvain.

(1) Reproduit fig. 194. Les Allemands qui l'attribuent d'ordinaire à l'école de Cologne ont créé pour son auteur l'appellation de « Der jüngere Meister der heiligen Sippe ». L'artiste complique le sujet en y introduisant le mariage mystique de sainte Catherine, à laquelle fait pendant une autre vierge martyre.

(2) Un exemple, sur un retable de l'église Saint-Sauveur à Bruges, est reproduit fig. 257.

(3) *Le culte de sainte Anne en Occident, seconde période*, p. 190-193.

curieux : ces publications se suivent de très près au début de l'imprimerie, car on relève neuf incunables belges sur sainte Anne, de 1485 à 1498, tandis que le XVI^e siècle marquera un temps d'arrêt. Les écrits les plus anciens dépendent pour une large part des centres spirituels de Cologne, si influents à cette époque (1).

Causes de cette popularité.

Des facteurs nombreux, d'ordre très divers, ont favorisé chez nous la diffusion du culte de sainte Anne et contribué à vulgariser son image. Il est à peine besoin d'indiquer d'abord l'attirance toute spéciale qu'assure à la sainte son degré de parenté avec le Sauveur. *Avia Christi, Mutter Anna*, ces épithètes suggèrent tout un monde de tendresse familière, où les dévots pénètrent avec délices. Qui ne voit quel aliment l'art, la piété, la littérature populaires trouveront ici pour les effusions sentimentales dont ils sont friands :

Coeli cohors Annam laudet
Nam in coelis Anna gaudet
Et rogare bene audet
Natam et nepotulum (2)

Les relations d'Anne avec Marie fourniront un autre motif, d'ordre doctrinal celui-ci. Nous avons dit quels liens étroits unissaient à l'Immaculée Conception les anciennes représentations de la légende de Joachim et d'Anne. Ces liens existent d'une façon plus générale entre les deux dévotions et ces églises l'avaient bien compris, qui fêtèrent longtemps la Sainte-Anne le 9 décembre (3). La croyance au glorieux privilège de Marie progressait dans le peuple chrétien : il était naturel que l'attention

(1) Notons à ce sujet que Pierre Dorland, auteur d'une vie de sainte Anne, cité par Kleinschmidt p. 253, n'était point carme mais chartreux à Cologne ; il nous appartient à certain titre, étant né à Diest ; la traduction latine imprimée à Paris en 1519 (*Vita beatae Annae*) est de l'humaniste gantois Badius.

(2) Séquence du XV^e siècle, mise en épigraphe par Kleinschmidt.

(3) Par exemple en Suède, dont les usages liturgiques présentent tant de particularités suggestives. Cf. Kleinschmidt, p. 137-138. Ce fut la date primitive de la fête à Constantinople.

s'attardât sur sa mère. Elle fut d'ailleurs stimulée un moment par un problème des plus aigus. Une objection insoluble semblait s'opposer à la doctrine de l'Immaculée pour les écoles qui liaient la transmission du péché originel à la délectation de l'acte générateur: comment Marie pouvait-elle éviter toute tache sans une conception miraculeuse ? L'effort malhabile vers la solution fit croître un rameau de plus sur l'arbre touffu des légendes, enrichit d'un geste expressif le répertoire des artistes. Le trait pictural survivra à l'imagination qui l'avait fait naître. Les docteurs auront rejeté depuis longtemps la fable de la conception de Marie lors du baiser des deux époux, que les peintres figureront encore l'ange qui rapproche les têtes de Joachim et d'Anne devant la porte dorée (1).

Le parallélisme qui dure longtemps entre les deux dévotions a des conséquences d'une portée plus grande. Parmi les ordres religieux, ceux-là se feront en règle générale les apôtres zélés de sainte Anne qui défendent avec ardeur l'Immaculée Conception. C'est pourquoi nous trouvons les frères mineurs au premier rang pour la propagation du culte de la mère de Marie. Il y a des coïncidences curieuses, où l'on a peine à ne voir qu'un effet du hasard : c'est un franciscain, devenu le pape Sixte IV, qui fit franchir au culte le pas le plus décisif, en inscrivant la fête au calendrier romain (1481). Mais celle-ci fut mise en péril trois quarts de siècle plus tard et même momentanément retirée des livres liturgiques : ce fut lors de la réforme du bréviaire et du missel par saint Pie V, membre du plus connu des ordres qui n'adhéraient pas à la croyance à l'Immaculée (2). Dès lors, on ne s'étonnera plus de cette constatation répétée : là où les frères mineurs prospèrent, sainte Anne se trouve en grand honneur.

(1) Mâle. *L'art religieux du XIII^e siècle*, p. 238; mais le texte de saint Bernard qu'il cite ne prouverait pas que cette étrange opinion était déjà défendue à ce moment (Migne, *P. L.*, t. 182, col. 335-336). Molanus croit devoir encore la repousser : *De historia SS. Imaginum*, édit. Paquot, Louvain, 1771, p. 393. — Kleinschmidt, fig. 132 et 133.

(2) Kleinschmidt, p. 135. L'auteur reconnaît d'ailleurs que la mesure de S. Pie V était d'abord inspirée par un autre principe : le désir de ramener la liturgie à plus de simplicité; mais il n'en trouve pas le fait moins significatif.

Mais au moyen âge, les saints sont avant tout des intercesseurs, des *patrons* (1); un des traits principaux qui donneront à l'iconographie religieuse des XIVe-XVe siècles sa physionomie propre sera même la multiplication, la spécialisation de ces patronages. Celui qu'exerce sainte Anne lui donne un rang spécial parmi les auxiliateurs, en lui réservant les supplications anxieuses d'une part énorme de l'humanité. Elle n'avait eu qu'à un âge avancé la fille qui devait faire sa gloire (2) et le miracle avait eu part dans cette naissance : c'est à elle que recourent celles qui demandent au ciel la bénédiction de la maternité et toutes celles que l'approche d'une naissance inquiète pour leur sort et pour celui de l'attendu. Les pèlerinages se spécialiseront même dans ce sens. A l'autel de sainte Anne en l'église de la Chapelle à Bruxelles, venaient les mères enceintes, demandant « qu'elle fasse naître de beaux fils »; à son autel à Saint-Nicolas de Gand et à la chapelle de Bottelaere (près de Gand), d'autres imploraient la fin de leur stérilité. Ce pèlerinage de Bottelaere, fréquenté jusqu'à nos jours, connut autrefois une vogue européenne, s'il faut en croire un texte souvent cité : au XVe siècle, assure Mélanchton, on y venait du fond de la Hongrie (3).

Des vœux étaient faits à la puissante protectrice par celles qu'effrayait la proximité de l'heure attendue et redoutée. Qui dira à quelles humbles détresses sont dues maintes chapelles de sainte Anne au bord d'un chemin, maintes statues dans nos églises. D'un de ces vœux, nous avons gardé les détails pittoresques. En 1357, Yolande de Flandre, comtesse de Bar, dame de Cassel, Dunkerque et autres lieux, avait promis à Madame

(1) Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 271. On voudrait citer tout le beau passage où M. Mâle montre ce qu'a de profondément touchant ce besoin passionné d'appui, de guérison, de salut, s'adressant aux saints, dans l'ignorance où l'on était de toute chose.

(2) Une autre trace en est restée dans le folklore et le langage populaire, adressant à sainte Anne une autre catégorie de clientes que celles dont nous parlons : entrer dans la garde-robe de sainte Anne (avoir passé la trentaine sans trouver mari) ne se dit plus guère en français, mais reste usuel dans les langues germaniques : in Sint Anna's schapraai zitten.

(3) « Ungari ante aliquot annos currebant in Belgium ad sanctam Annam », dans *Corpus reformatorum*, t. XXIV, p. 597. Kleinschmidt, p. 309.

sainte Anne, de lui offrir en son église, si tout se passait selon ses espérances, une statue d'argent massif, du poids de l'enfant attendu, « à prendre au jour où l'on ferait ouvrer icelle image ». Le petit comte Robert vint-il au monde trop bien portant, ou tarda-t-on à s'acquitter de la promesse ? Le jour où on le pesa afin de passer la commande, on s'aperçut qu'il y faudrait 180 marcs d'argent (quatre kilogrammes et demi), sans parler des six cents petits florins exigés par l'orfèvre pour le travail. Une pareille dépense était-elle raisonnable, étant donné le danger qu'à la prochaine guerre un seigneur voisin ne fit enlever la statue pour la monnayer ? On demanda commutation du vœu au pape d'Avignon. Par lettres du 16 juin 1358, le cardinal degli Atti, délégué par Innocent VI, autorisa la comtesse à employer la somme prévue en fondations pieuses moins sujettes à périr; elle devait cependant faire exécuter une statuette de dix marcs d'argent, en mémoire du vœu primitif (1).

Le patronage des saints s'organisa à titre d'institution durable dans les confréries et les corporations. Les corps de métiers qui choisirent sainte Anne pour leur protectrice titulaire, qui chômèrent sa fête et parfois même fêtèrent les mardis en son honneur, varient d'une ville à l'autre; ils présentent une telle variété : dentellières, fripiers, couteliers, orfèvres, juristes,... qu'il faut sans doute voir dans beaucoup de ces choix l'effet d'influences locales plutôt qu'un rapport à la vie de la sainte. La subtilité de nos pères savait pourtant trouver des raisonnements inattendus : les « scriniers » ou ébénistes, par exemple, n'étaient-ils point fondés à se recommander d'elle, qui avait produit le premier tabernacle (2) ?

Par les œuvres qu'elles firent exécuter, confréries et corporations ont joué dans notre histoire artistique un rôle capital (3).

(1) D'après Charland, *op. cit.*, p. 163, qui l'emprunte à P. De Smyttere, *Essai historique sur Yolande de Flandre, comtesse de Bar*, Lille, 1877, p. 156.

(2) Le « chef-d'œuvre » exigé pour la maîtrise en la corporation était un tabernacle. En 1748 encore, les méreaux des ébénistes de Paris portaient l'effigie de la sainte avec la devise : « Sic fingit tabernaculum Deo ».

(3) Cf. Mâle. *L'art religieux à la fin du moyen âge*, 2e édit., p. 173-184. — D'après le même auteur, p. 197, les confréries de mères chrétiennes, sous le

Pour orner l'autel de leur patron, les plus riches s'adressèrent aux maîtres en vogue : Memling, Bouts, Metsys, Rubens travaillèrent pour elles. Celles de sainte Anne ne durent pas faire exception et l'on peut regretter que la sagacité du P. Kleinschmidt ne se soit pas exercée sur ce point : que de liens il eût pu trouver entre les confréries dont il esquisse l'histoire et les œuvres qu'il nous présente. On ferait des découvertes instructives et touchantes en recherchant dans les archives locales l'*ubi* primitif des tableaux pieux dépaysés dans nos musées profanes. Le zèle éclairé des maîtres de confréries, l'émulation entre les confrères de deux chapelles voisines de la même église a parfois suscité toute une suite de chefs-d'œuvre. La collégiale Saint-Pierre de Louvain connut cette heureuse fortune. La confrérie de sainte Anne, qui y posséda longtemps sa chapelle, ne put sans doute pas rivaliser avec la puissante confrérie du Saint-Sacrement, une des plus étonnamment fécondes des Pays-Bas, que soutenaient au besoin les deniers communaux (1). Mais ce fut elle qui en 1508 put commander à Quentin Metsys le grand triptyque de la *Lignée de sainte Anne*, aujourd'hui au Musée de Bruxelles; il faut probablement lui attribuer aussi deux statues de l'*Anna selbdritt*, l'une en pierre polychromée qu'on peut voir dans une chapelle du chœur, l'autre exécutée en argent battu par Jan van den Walporte en 1439, que garde le trésor (2). L'effort tenace et généreux des artisans et des bourgeois, enrichissant notre patrimoine religieux, est une belle page d'histoire locale.

La Réforme porta à la dévotion à sainte Anne des coups très durs. Les traditions parasites qui s'étaient attachées au vieux tronc offraient prise facile aux railleries des protestants : on sait

vocable de sainte Anne, ont popularisé en France le groupe de « l'éducation de la Vierge » (à laquelle sainte Anne apprend à lire). Ce groupe, fréquent aussi en Espagne, se retrouve en Belgique, mais moins souvent.

(1) La ville aida la confrérie en 1486, pour la commande du triptyque célèbre de Th. Bouts, *La dernière Cène*. A la même confrérie sont encore dus, entre autres, la grande tapisserie du miracle d'Herkenbald (aujourd'hui au Cinquantenaire) et un banc de communion en marbre blanc.

(2) VAN EVEN. *Louvain dans le passé et le présent*, p. 518.

la place énorme que le *Trinubium Annae* tient dans la littérature polémique de l'époque. Faut-il s'étonner si les catholiques laissent passer au second plan des questions aussi vulnérables et qui n'étaient pas essentielles ? En quelques années, dans tous les pays où domine le souci de la lutte avec l'hérésie, l'âge d'or de la dévotion à sainte Anne est bien fini. D'ailleurs des saints nouveaux, ceux des luttes de la Contre-réforme, commencent à attirer les hommages des fidèles (1). Qu'on examine l'abondante production de gravures pieuses des Pays-Bas aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, plus représentatives de la piété du temps que les tableaux d'autel, on y mesurera la régression rapide des sujets que nous venons d'étudier. Dans l'œuvre des Wiercx, par exemple, c'est à peine si sainte Anne figure trois ou quatre fois, et uniquement dans les séries de la Vie de la Vierge et de l'Enfance de Jésus.

Ce n'est point cependant sur une impression de déclin que se ferme le livre du P. Kleinschmidt. Le terrain perdu dans les pays du Nord, la dévotion à sainte Anne le regagne sous d'autres cieux. Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray s'est ouvert en 1625 : l'émigration le fait bientôt provigner au Canada avec Sainte-Anne de Beaupré (1661). Dans la péninsule hispanique, à l'abri de l'hérésie, le culte de la mère de Marie garde plus longtemps son éclat : il pourra ainsi se répandre dans l'Amérique latine. Plus près de nous, sainte Anne est devenue populaire dans les missions des Indes et de la Chine. Dans nos vieux pays eux-mêmes, où elle a perdu sa position souveraine et presque unique, la dévotion à l'aïeule du Christ a gardé des restes trop vivaces pour n'appartenir qu'à l'archéologie. En nous racontant leur passé, le beau livre du P. Kleinschmidt nous en fait apprécier toute la valeur.

E. LAMALLE, S. I.

(1) La chapelle de sainte Anne à Saint-Pierre de Louvain (la première à droite en entrant par les longs escaliers) est bientôt consacrée à saint Charles Borromée : un exemple entre cent de ce glissement significatif.